

Le choix de René Derouin Créer sa vie avant son oeuvre

Gilles Daigneault

Volume 21, numéro 86, printemps 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/54933ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daigneault, G. (1977). Le choix de René Derouin : créer sa vie avant son oeuvre. *Vie des arts*, 21(86), 48–49.

Le choix de René Derouin: créer sa

GILLES DAIGNEAULT



1. René DEROUIN à l'œuvre.

L'œuvre de René Derouin, qui s'échelonne pourtant sur une vingtaine d'années, est relativement peu connue, et le public du Salon des Métiers d'Art, qui s'attardait nombreux devant ses dernières gravures, ne savait pas le long chemin parcouru par cet artiste pour arriver à reproduire à la sérigraphie, avec une étonnante virtuosité, ces modestes scènes d'hiver.

Derouin ne s'étend pas volontiers sur ses aventures esthétiques antérieures. Il préfère penser qu'il est toujours «en formation», qu'il n'a pas encore vraiment fait son œuvre. On sait qu'il fut un peintre automatiste très doué avant d'être le créateur de ces inquiétantes machines auxquelles son nom est encore associé parfois. «La fin des années soixante accordait une valeur énorme à la technologie (cybernétique, conquête de la lune, etc.), et j'étais moi-même vivement intéressé par plusieurs formes de cette technologie. En même temps, j'avais peur du futur et je trouvais dans mes machines une sorte d'exorcisme contre cette angoisse de la déshumanisation du monde que j'éprouvais alors; en outre, j'habitais Varennes, à l'ombre des usines pétrochimiques... Je crois que j'aurais pu continuer assez longtemps dans cette veine en épurant toujours mes images, en orientant mon aventure dans un sens plus formaliste, mais je craignais, ce faisant, de me déshumaniser à mon tour. Chaque fois que je me suis trouvé devant des recherches purement plastiques et picturales à poursuivre, la vie — ma vie — m'a rappelé à l'ordre.»

En 1970, ce rappel à l'ordre prit la forme des Éditions Formart que Derouin fonda alors qu'il se trouvait à un tournant important de sa carrière: il maîtrisait parfaitement son métier de graveur (les sérigraphies de 1969 manifestent une brillante technique), et des gens commençaient à s'intéresser sérieusement à son travail. Malgré cela, Derouin s'interroge sur la fonction sociale des artistes, et singulièrement des graveurs, ces «quémanteurs de subventions» qui n'ont à peu près aucun public, eux qui précisément travaillent dans un médium de communication. Alors, à trente-cinq ans, au retour d'un voyage d'études aux États-Unis qui lui permet de visiter les principaux ateliers de gravure, de rencontrer les diffuseurs et d'étudier leurs méthodes, Derouin décide de se rendre disponible pour régler quelques-uns des problèmes de diffusion de l'art au Québec.

L'idée-force des Éditions Formart était nouvelle: amener le public à s'intéresser à l'œuvre des créateurs québécois par le biais de leur technique. L'entreprise prit rapidement de l'ampleur: Formart fut non seulement le centre de création, d'édition et de distribution de ces brochures sur les métiers d'art que l'on con-

naît maintenant, mais aussi un pôle d'animation très actif. Après cinq ans de travail, Derouin, en bon gestionnaire qu'il est devenu, s'aperçoit que l'affaire a pris des proportions qui dépassent largement ce que lui et ses amis peuvent absorber, et qu'elle ressort, du reste, à un Ministère des Affaires Culturelles qui se contente, à l'époque, de retirer bonne conscience de l'existence de Formart. Aussi cède-t-il, un jour, son entreprise à l'Éditeur Officiel du Québec.

Derouin ne sortirait pas amer de cette galère si l'Etat permettait à tous ses efforts de déboucher sur quelque chose. Il n'a rien produit pendant ces années et il a hypothéqué sa carrière; mais il a beaucoup appris et estime qu'il en sort grandi: «Je ne regrette rien. Je suis maintenant terriblement informé sur une foule de sujets, et les éléments qui me manquent encore, j'ai bien l'intention d'aller les chercher. Je n'ai jamais accepté l'idée qu'un artiste est un handicapé social et je ne tiens pas à tout sacrifier à une carrière d'artiste. Je poursuis une démarche de connaissance, de formation globale de l'individu et, dans cette perspective, Formart a été un excellent élément de formation.»

Il est certain en tout cas que l'expérience de Formart et, aussi, la construction par Derouin, l'année dernière, de sa propre maison qu'il considère comme une des œuvres importantes de sa vie, ont aidé le graveur à se retrouver. Dès sa période automatiste, en effet, Derouin, qui a toujours été préoccupé par la question de l'engagement social de l'artiste, n'arrivait pas à concilier ce qu'il faisait picturalement et ce qu'il pensait: il travaillait avec spontanéité, bien sûr, mais il ressentait une discontinuité entre ses gouaches et les paysages simples qu'il voyait et qu'il était impensable, à l'époque, de peindre.

Aujourd'hui, il a atteint une maturité et un équilibre qui l'autorisent à exprimer la réalité toute simple qu'il perçoit à Val-David: «Ici, je

n'ai pas à m'enfermer dans une imagination délirante pour être heureux; je n'ai qu'à ouvrir les yeux. Je suis conscient que ma suite sur l'hiver n'est conforme ni à ce qu'on fait actuellement dans le milieu, ni à ce que des gens voudraient que je produise, mais je viens de vivre un hiver extraordinaire dans un endroit privilégié, et c'est cela que racontent mes dernières sérigraphies.» Ces images satisfont des préoccupations essentielles du graveur: elles sont d'une haute qualité technique, elles poursuivent ses recherches sur la luminosité et, surtout, elles rejoignent un large public auquel Derouin a enfin l'impression d'apporter quelque chose de précieux.

En même temps, les recherches de Derouin prennent des allures écologiques et ses gravures empruntent à la nature jusqu'à son cheminement: la douzaine d'impressions qu'elles exigent, en effet, se fait dans un ordre qui respecte les transformations que connaît la nature elle-même pour atteindre l'hiver: «Tout cela est tiré d'observations. L'automne, je me prépare à travailler et je regarde la coloration de la terre que j'imprimerai d'abord; si on pouvait enlever quelques couches du produit fini, on découvrirait des paysages d'automne. Puis, la gravure tend vers la lumière avec les blancs qui apparaissent par superpositions suivant le rythme des premières neiges. Je ne crois pas que je pourrais arriver à ce résultat directement. Au fond, c'est une technique qui se rapproche de la peinture.» Cependant la sérigraphie est un procédé chimique, parfois dangereux, en tout cas intoxicant pour qui veut rester près de la nature. Ainsi Derouin revient-il actuellement à la gravure sur bois, plus physique et plus tactile. Il y poursuivra son observation de l'hiver en épurant ses images... sans doute jusqu'à ce qu'il sente le formalisme le menacer.

En outre, Derouin poursuit sa réflexion sur la fonction sociale de l'artiste en rêvant de construire sur son terrain un atelier où des gens viendraient s'adonner à toutes les activités qui concernent le bois et en participant, avec des amis artistes et artisans, à la vie politique et culturelle de son village: «J'ai choisi Val-David autant pour la société que pour la nature et j'ai l'impression d'y toucher les vrais problèmes culturels qui sont aussi mes préoccupations les plus immédiates: la qualité de la vie et de l'environnement.»

L'œuvre récente de Derouin est saine: elle vise à transmettre «aux gens qui vivent en appartement» l'état d'âme privilégié d'un homme heureux de vivre avec la nature et ce, au moyen d'une écriture devant laquelle «on est tout étonné et ravi, dirait Pascal, car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme.»

vie avant son oeuvre



2

2. *Rou-bloc*; 1971.
Sérigraphie; 66 cm x 101,6.

3. *Le Merisier*, 1976.
Dessin au crayon; 101 cm 6 x 66.

4. *La Réserve de Sainte-Lucie*, 1976.
Sérigraphie; 101 cm 6 x 66.
(Les photos sont de Jean-Pierre Beaudin)

3 4

